

*Alan Davies*

*Candeur*

*(extraits)*

Le penseur dialectique s'écarte d'un pas  
du penseur non-dialectique mais ils  
regardent tous les deux dans la même direction.

Ces pins nombreux  
sont lus comme gens  
et ça trouble l'échelle.

Ils sont donc là ceux qui se droguent tout le temps :  
légèrement à côté.

La mère. La fille.  
Elle lui parle depuis longtemps.  
C'est beau.

C'est trop simple, vous voyez,

trop net.

C'est peut-être exactement ce que nous voulons.

Il y a des choses que tu acceptes.

Le printemps arrive.

Les saisons vont et viennent.

Il y a des vaches dans les champs.

Une de ces choses

l'a observé depuis sa vie

et arraché à son sommet.

U l t é r i e u r e m e n t

La libido tartine l'ego.

Des souvenirs de moments stables et suspects ont débarqué  
tout l'après-midi.

Moments stables et suspects.

Le pardon est un faux oubli

Où le fruit de l'oubli est doux.

La poésie

c'est de la pensée avec plus de langage dedans.

## Emplacements

1. Saisir sur le papier le reflet dans la mare d'un oiseau qui la survole.
2. La poésie ce n'est pas dire ce que tu penses.
3. Apprendre à utiliser les outils sans endommager les matériaux.
4. Sèvre-toi des livres.
5. Écrire c'est aussi important que se brosser les dents, ou presque.
6. Est-ce qu'il y a un temps pour la poésie ?
7. Tu me crées de première main.
8. Le temps est information.
9. Je n'ai pas besoin de pensées.
10. Euphorie pas métaphore.
11. Il valait sa parole.
12. J'ai été chargé de sens.

Il n'y a pas d'autre.

L'obsession est une passion hors de sa propre place.

Ainsi,  
la passion de Roméo pour Juliette,  
son obsession à l'égard de Lancelot.

On n'échappe pas  
au nom d'un homme, et c'est dommage.

Manger et soutenir la pure viande de la compréhension  
depuis longtemps.

Le contenu tombe en ruine  
mais le message demeure.

Comme un outil confère du pouvoir  
à un mouvement qui définit.

Reflet des mots sur ce que nous pensons.

Doute du grand oblitérateur.

Le gazon

Quelque chose porte une ressemblance spirituelle à autre chose  
sur le gazon.



La littérature, puérole  
en fin de compte, et un peu bête.

Cette feuille c'est la mort.  
Ce n'est pas rien.  
C'est une illusion.  
Et dans ton cas ça s'est piégé dans de la pensée

De quoi est-ce que je me souviens quand je me souviens qu'il pourrait être temps d'écrire un autre petit article ?

Anne-Marie Albiach dépend du monde. Ce qui signifie que le monde monte et descend avec elle. Ce que les non-intimes appellent le monde. Mais ce qui nous manque est ce qui nous fait souffrir.

Pourquoi parler platement quand ce n'est qu'une affaire de mots ?

Il est beaucoup plus dur pour les femmes de bien écrire parce que ce n'est pas leur langage. Ce que les hommes appellent bien écrire.

L'écriture d'Anne-Marie Albiach est belle selon les critères réexaminés de n'importe qui. Ses vers sont incisés obliquement peut-être dans sinon à travers la page. Ses vers sont tout simplement renversants. Ils éclipsent ce moment et un grand nombre d'autres moments en passant.

Tout un environnement d'énoncés psychologiques persistants entoure son moindre mot. Un climat.

Il doit y avoir un long chemin à faire que certains d'entre eux nous connaissent sinon nous ne serions pas là à ce point.

C'est à elle qu'arrivent les romans de Robbe-Grillet.

Où est le problème ? Ça fait mal.

Elle comprend son propre corps par ce que nous appellerions son négatif. Elle se connaît du point de vue d'un homme. C'est ce qu'on a d'abord appelé l'appréhension puis la corrélation négative. Le fait que le corps soit nulle part une métaphore et partout le site de ce que fait le langage est une maladie qu'elle ne peut rendre contagieuse.

Le langage est un monde entre parenthèses. Il met des parenthèses autour du monde. Quoi qu'on puisse avoir pensé qu'on puisse avoir dit !

Il est sa propre stupeur.

Quel est le soi-disant autre du soi-disant monde tel que certains d'entre soi-disant nous soi-disant le soi-disant connaissent ?

Nous vivons ici dans un monde d'allusions. Et continuons. C'est une compulsion allusive comme le corps pourrait haïr de penser qu'il va ou ne va pas en avoir un autre en pensant à un orgasme. En sommes-nous arrivés là ?

Nous sommes notre propre legs quand nous pensons en mots. Et nous nous léguons à nous-mêmes comme si rien d'autre ne comptait.

Elle atteint une limite esquissée. Elle fait que son monde a des murs. Il est hors de la cause qui est sa libération. Il est dans la forme qui est sa cause. Et il est hors de la libération parce que.

D'une certaine façon nous ne savons pas vraiment ce qu'il y a là. Nous ne voyons jamais son visage.

Ces formes langagières sont-elles celles qu'assume le corps ? Certaines.

Beaucoup de secrets se cachent dans un fardeau. C'est à ça que sert beaucoup de poésie. Elle nous pique à la mémoire pour nous faire savoir que ça a déjà été dit. Comme les regards fuyants de la foule. Mais d'un autre côté qu'est-ce qui pourrait nous faire passer le plus dur ?

Dans *Mezza Voce* (traduit du français par Joseph Simas avec Lydia Davis, Anthony Barnett et Douglas Oliver, Post-Apollo Press, 1988) chaque geste ou personnage est vif. Il n'y a pas de geste latéral et très peu de vrai mutisme. Une obstination parle comme elle peut. Tout arrive comme balancé d'un grenier physique des idées ou une cave partielle des actions.

La ponctuation a pour effet de nous laisser penser que nous montons des escaliers ou que nous arrivons autrement. Nous sommes toujours confus par une équation quel que soit notre âge à moins d'avoir oublié comment penser.

Et une telle part du monde de ce livre existe en citation avant ou après deux-points. Effet de discours et de pensée hors d'atteinte de la distance identifiable. Ce n'est pas ce que quelqu'un d'autre a dit mais ce qui reste non-dit.

Notre propre petit problème est-il si tendu ? Notre propre petite conception de notre propre petit univers de monde est-elle si tendue ? Sommes-nous ainsi tendus ? C'est ce qui détermine la forme et plus encore l'échelle de notre travail si tant est que nous travaillons. C'est ce qui sépare le moi indulgent du reste de la matière dans l'univers. C'est ce qui nous attend quand nous rentrons seuls chez nous la nuit.

Le matériau interfère.

Ces textes sont extraits de *Candor*, O Books, Oakland, 1990

Une première version de cet ensemble a paru dans *Mir* n°1, ikko, 2007.

Il a été remanié et augmenté.

Traductions : Martin Richet

Copyrights auteur, traducteur

*Candeur, extraits* est un bulletin Jacataqua

[jacataqua.bulletin@gmail.com](mailto:jacataqua.bulletin@gmail.com)

2015